



La lettre du Collège de France

**44 | 2017-2018
La Lettre n° 44**

L'Empire ottoman et la Turquie face à l'Occident

Edhem Eldem



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lettre-cdf/4195>

DOI : [10.4000/lettre-cdf.4195](https://doi.org/10.4000/lettre-cdf.4195)

ISSN : 2109-9219

Éditeur

Collège de France

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2019

Pagination : 10

ISBN : 978-2-7226-0508-4

ISSN : 1628-2329

Référence électronique

Edhem Eldem, « L'Empire ottoman et la Turquie face à l'Occident », *La lettre du Collège de France* [En ligne], 44 | 2017-2018, mis en ligne le 21 mai 2019, consulté le 06 octobre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/lettre-cdf/4195> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lettre-cdf.4195>

Tous droits réservés

L'EMPIRE OTTOMAN ET LA TURQUIE FACE À L'OCCIDENT

[...] Il faut se rendre à l'évidence : la Turquie est « cliomane » et « cliopathe », à la fois folle et malade d'histoire, selon deux néologismes dont je revendique la paternité et, le cas échéant, les droits. De fait, il faut bien le dire, elle l'a toujours été : cliomane, par son obsession d'attribuer à l'histoire une mission politique et idéologique vouée à modeler la nation et le citoyen ; cliopathe, par ses mythes et inventions, mais surtout par ses craintes, ses complexes, ses silences, ses tabous, ses dénis, son négationnisme, révélant un rapport extrêmement malsain, parfois agressif, souvent enfantin, à tout récit qui oserait remettre en question le moindre aspect de la doxa alors en vigueur. Car pour rendre les choses encore plus compliquées, cette doxa évolue au gré des tendances politiques et idéologiques, entraînant dans son sillage les manuels scolaires et les médias toujours prêts à plaire. Il fut un temps où l'on tentait de convaincre le peuple turc de ce que ses aïeux étaient hittites, ou sumériens, voire étrusques. Aujourd'hui, on ne jure plus que par le passé turco-islamique, surtout ottoman ; et lorsqu'on s'y oppose, c'est généralement en revendiquant l'héritage kémaliste, désormais délesté de l'improbable généalogie hittite, mais toujours profondément ancré dans son propre mythe fondateur des années trente, à peine revu et corrigé au fil des décennies.

Pour se rendre compte de l'ampleur de ce phénomène, il suffit d'observer, par exemple, la fréquence avec laquelle des rues, des places, des bâtiments, des institutions, des universités sont nommées après des dates, toutes tellement importantes et fondamentales qu'elles ne comportent pas de millésime. Je défie pourtant toute personne non turque de me dire ce qui sépare l'université du 19 mai à Samsun de celle du 29 mai à Istanbul. Évidemment, il ne s'agit pas de dix jours, mais d'un abîme idéologique : le

19 mai 1919, date fondamentale de l'hagiographie kémaliste, marque le début de la *Reconquista* turque, lorsque Mustafa Kemal, le futur Atatürk, débarqua à Samsun ; le 29 mai 1453, date fétiche des partisans de la « nouvelle Turquie » de l'AKP (Parti de la justice et du développement), commémore et glorifie la prise de Constantinople par les Ottomans. Faut-il préciser que la première de ces universités fut établie en 1975 et la seconde en 2010, illustrant ainsi le glissement très net du centre de gravité idéologique du pays en l'espace de quelques décennies ? J'y ajouterai cette manie qu'ont récemment acquise les politiciens turcs de projeter des anniversaires dans le futur. Ainsi le parti actuellement au pouvoir se complait-il à énumérer des échéances qui « riment » avec les grandes dates de l'histoire dite turque : 2023 pour le centenaire de la République, 2053 pour le sixième centenaire de la conquête de Constantinople et 2071 pour le millénaire de la bataille de Manzikert, qui ouvrit aux Turcs les portes de l'Anatolie.

C'est donc une véritable « cliorrhée » – et ce sera là mon dernier néologisme ; j'ai décidé de vous épargner « cliocide » – qui envahit le champ politique et l'espace public, noyant l'histoire, la vraie, si tant est qu'elle existe, dans une rhétorique aussi simpliste que populiste. C'est d'ailleurs ce qui la rend extrêmement puissante, envoûtante, enivrante : reprise comme une litanie par la presse, l'audiovisuel, la fiction, les arts, elle s'est littéralement emparée du domaine, laissant peu de latitude aux historiens partisans d'une approche érudite et critique. C'est là l'une des raisons principales pour lesquelles cette chaire revêt à mes yeux une importance toute particulière. Prestigieuse plateforme fédérant recherche et enseignement, doublée d'un puissant réseau de diffusion, le Collège de France peut et doit devenir, dans ce domaine comme dans



bien d'autres, un pôle d'érudition et de dissémination scientifique. Il dispose déjà pour cela d'une équipe gravitant autour de la bibliothèque d'études arabes, turques et islamiques et de nombreux liens avec des chercheurs dans les principales structures de recherche et d'enseignement de France en général et de Paris en particulier. C'est pour moi un avantage de taille qui me fait espérer que la chaire que j'animerai se prêtera à la défense, voire à la reconquête, d'une discipline et d'un domaine que je sens assiégés par des courants et des pratiques idéologiques des plus néfastes.

Extrait de la leçon inaugurale prononcée le 21 décembre 2017, consultable dans son intégralité sur le site www.college-de-france.fr, à la page du professeur.

La leçon inaugurale est publiée en coédition avec les éditions Fayard, coll. « Leçons inaugurales », n°275, 2018.